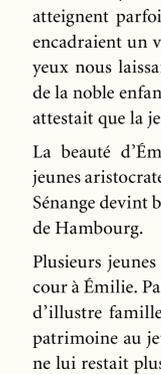
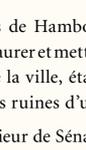


Le Témoignage de la morte



Prologue

EN 1793, ÉPOQUE TERRIBLE où le meurtre fut proclamé loi, plusieurs familles de la haute noblesse prirent le chemin de l'exil à temps pour échapper au couteau du philanthrope docteur Guillotin. Parmi ces heureux se trouva le vicomte de Sénange qui, décrété de l'arrestation, put passer avec sa famille en Allemagne.

Il alla se fixer près de Hambourg, dans un vieux château qu'il fit restaurer et mettre à neuf. Ce château, situé à une lieue de la ville, était entièrement isolé, à un demi-mille des ruines d'une ancienne abbaye.

La famille de monsieur de Sénange se composait de sa femme et d'Émilie de Sénange, leur seul enfant, qui venait d'atteindre sa seizième année.

Les premiers jours de l'exil, tristes partout, furent affreux au château. On s'accommoda cependant peu à peu à la nouvelle patrie. Émilie de Sénange, image frappante de sa mère, faisait le bonheur de ses parents.

Aimable et jolie, Émilie était une de ces beautés qui atteignent parfois la perfection. Ses cheveux noirs encadraient un visage du plus pur ovale. De grands yeux nous laissaient lire la candeur et l'innocence de la noble enfant. Sa bouche, qui souriait toujours, attestait que la jeune fille était étrangère aux soucis.

La beauté d'Émilie attira l'attention de tous les jeunes aristocrates de la ville. Le nouveau château de Sénange devint bientôt le rendez-vous de la noblesse de Hambourg.

Plusieurs jeunes gens de haute distinction firent la cour à Émilie. Parmi eux se trouva un jeune homme d'illustre famille, mais qui avait dépensé tout son patrimoine au jeu et dans une vie de dissipation. Il ne lui restait plus que son palais, qui même, n'était pas à l'abri de l'hypothèque. Sachant le vicomte riche, il résolut de demander la main d'Émilie.

Celle-ci le préférait à tout autre, et quelques paroles qu'elle laissa échapper lui donnèrent à entendre qu'il n'espérait pas en vain. Il se décida.

Le vicomte de Sénange adorait sa fille; mais il était peu propre à préserver la jeunesse de cette enfant contre de fatales entraînements, il ne connaissait pas le cœur humain. Lui, loyal et honnête, croyait tous les hommes loyaux et honnêtes. Il ignorait que souvent de séduisants dehors ne servent qu'à voiler une honteuse perversité de cœur. Bien que Georges fut connu pour un débauché et un impie, il ne se trouva personne, cependant, pour mettre Émilie en garde contre ce fatal amour qu'elle avait conçu pour lui. Le vicomte, fasciné par les belles manières et les paroles hypocrites de monsieur de Rombalch, se laissa facilement tromper, et il consentit à cette union.

I

Le mariage, fixé à un mois, eut lieu à Hambourg. La fête fut fort belle. Le soir, un grand nombre d'invités se pressaient au château de Sénange et faisaient mille bons souhaits aux époux. Le bal se prolongea très avant dans la nuit. Le lendemain, Georges conduisit sa jeune épouse dans sa demeure.

Les premiers temps de cette union parurent assez heureux. Georges et sa femme ne se quittaient pas. Néanmoins, un nuage de tristesse voilait parfois le visage jusqu'alors si souriant d'Émilie. Le chagrin secret la trahissait, et souvent une larme silencieuse laissait voir une douleur secrète.

Quelques jours après son mariage, elle s'était aperçue qu'elle avait été trompée et que son mari ne l'aimait pas. Elle voyait maintenant Georges sous son vrai jour. Impie autant que débauché, il ne rougit pas de tourner en ridicule la piété d'Émilie. Elle essaya, mais en vain, à combattre les préjugés de Georges.

Un jour qu'elle aborda franchement la question, il la repoussa durement en disant : « Laisse-moi, hypocrites, ne viens plus me faire de semblables remontrances. » La jeune épouse, blessée au cœur, s'enfuit en pleurant dans sa chambre et n'en sortit plus de la journée. La malheureuse enfant était loin de deviner alors quelles effrayantes épreuves elle aurait à subir.

Dès cet instant, le bonheur s'évola loin d'elle. Georges commença par chasser tous les domestiques qui paraissaient dévoués à leur maîtresse, et les remplaça par d'autres dont il eut soin d'acheter le dévouement. Dieu veillait sur Émilie. C'est ainsi que celui même sur qui comptait le plus Georges, un vieux serviteur de son père, nommé Paul Savah, resta dévoué à sa maîtresse. Il sut cependant dissimuler et gagner adroitement la confiance de Georges.

Six mois après ce mariage, une maladie qui sévissait alors, enleva d'un seul coup, à Émilie, son père et sa mère, les deux seuls protecteurs qui lui restaient. Avant de mourir, monsieur de Sénange fit venir Georges, et là, en présence d'Émilie et d'un prêtre, il lui parla ainsi : « Georges, vous le voyez, je n'ai que peu de temps à vivre, encore un instant et vous resterez, ici, seul protecteur de mon Émilie. Je vous laisse ma fortune, je vous laisse mon nom; jurez, Georges, que toujours vous travaillerez à faire le bonheur de mon enfant et à soutenir l'honneur de ma maison. »

Georges, qui avait réussi à faire couler des larmes mensongères, jura tout ce que demanda le mourant. Émilie, malgré son chagrin, crut en la sincérité de ce serment et l'avenir lui parut moins sombre.

Une heure après, monsieur de Sénange rendait le dernier soupir en bénissant ses deux enfants. Ses funérailles eurent lieu le lendemain.

Immédiatement après, Georges revint au château, et sans daigner voir son épouse, alla se renfermer dans sa chambre. Il s'abandonna à la joie que lui causait cette mort. Enfin, se dit-il, me voilà possédant la fortune encore une fois. À moi d'agir maintenant, et de me débarrasser d'une femme qui n'est plus qu'un obstacle à mon bonheur.

II

Quelques jours se passèrent, Georges se montra tendre et affectueux pour donner le change à son épouse sur ses projets infâmes. Il réussit, cette fois encore à tromper Émilie, qui crut enfin avoir conquis le cœur de Georges. Elle pria chaque jour pour sa conversion, car, disait-elle, il ne manquait plus que cela pour compléter son bonheur. Dès qu'elle quittait Georges, ce monstre ne craignait pas de rire de la crédulité de sa femme. « Va, s'écriait-il alors, jouis bien du peu de bonheur que je te donne; tu n'as pas longtemps à le goûter. » Son idée fixe était de briser le joug conjugal. Il pensa d'abord aux moyens. Un instant il se décida à s'enfuir et à laisser sa femme sans ressources, mais il trouva ce moyen peu expéditif, et cet homme endurci ne recula pas devant l'idée d'assassiner celle à qui, par deux fois, il avait juré fidélité.

Un jour qu'Émilie était allée chez une amie à Hambourg, Georges, seul dans sa chambre, sonna et appela Paul, qui monta tout de suite.

— Monsieur m'a fait mander? dit Paul en entrant.

— Oui, Paul, tu vas aller de suite en ville chercher le docteur Giardo et l'amener ici.

— Très bien, monsieur, dit Paul, en s'inclinant, et il sortit.

En revenant avec le docteur, Paul se fit une drôle de réflexion : pourquoi donc se demandait-il, mon maître, fait mander ce docteur? Personne n'est malade, et ce Giardo ne jouit pas d'une bien bonne réputation. Il y a là-dessous un mystère qu'il me faut approfondir.

Arrivé au château, il introduisit monsieur Giardo auprès de son maître, qui lui dit : « Retire-toi, Paul, et vois à ce que personne ne vienne nous déranger. » Paul obéit.

Sitôt qu'ils furent seuls, Georges ferma les portes au verrou et revint s'asseoir près du médecin resté debout.

— Vous ignorez, peut-être, pourquoi je vous ai fait mander?

— C'est que madame ou monsieur pourrait être indisposé.

— Non, docteur, c'est pour autre chose. Notre ancienne amitié m'a mis à même de savoir que bien que très ambitieux, vous n'avez réussi qu'à demi à acquérir la fortune. Il n'en a pas dépendu de vous, car je sais votre zèle; je sais que moyennant 25 000 thalers, vous avez adroitement expédié...

— Que dites-vous? s'écria le docteur en pâlisant.

— Rassurez-vous, monsieur, je ne veux point vous perdre; je sais donc que, de complicité avec mon ex-ami Jules de Navarro, vous avez empoisonné Félicie d'Astora, son épouse.

— Calomnie, monsieur!

— Au contraire, c'est au plus de la médisance. Prenez et lisez, monsieur; ce papier me fut confié par de Navarro lui-même; lisez, monsieur.

Le docteur le prit, et à peine avait-il regardé, qu'il pâlit encore davantage et tomba sur une chaise qui heureusement se trouvait près de lui.

Georges garda quelque temps le silence, puis regardant le docteur :

— Vous n'avez rien à craindre, monsieur; car, loin de vouloir vous inquiéter, je viens vous faire de nouvelles propositions.

— Quelles sont ces propositions? répondit le docteur Giardo, qui se voyait maintenant pieds et poings liés à la discrétion de Georges.

— Vous ferez pour moi ce que vous avez fait pour Navarro, seulement vous recevrez le double de la somme. Vous me préparerez un poison des plus violents que je glisserai dans du vin. Est-ce convenu? Voici le pacte, signez.

Pour toute réponse, le docteur prit le papier et le signa sans même le regarder.

À peine avait-il fini qu'un bruit de pas se fit entendre dans l'appartement voisin. « Perdus! » s'écrièrent ensemble Georges et le docteur, qui s'élançèrent vers la chambre d'où venait le bruit : la chambre était vide.

— C'est le vent, dit Georges encore ému...

— Oui, répondit le docteur, et tous deux retournèrent dans le cabinet. Un instant après, le docteur quittait Georges, lui recommandant de venir lui-même ou d'envoyer son plus fidèle serviteur chercher le poison. Georges appela Paul, en qui reposait toute sa confiance. « Va, lui dit-il, chez le docteur Giardo, qui te remettra une potion pour moi. »

III

Quelques heures après, Paul se dirigeait vers la ville; il marchait la tête basse et heurtait à tout moment les passants. C'est que Paul réfléchissait. « Infâme coquin, se disait-il en lui-même, tu veux ajouter l'assassinat, il ne manquait plus que ce diamant à ta couronne; oui, j'y consens, tu seras assassin, mais elle ne mourra pas; Dieu m'a mis ici pour empêcher un crime, à moi de remplir ma mission. »

Arrivé chez le docteur, celui-ci lui donna une petite fiole, en disant : « Que ton maître prenne de ce liquide toutes les heures. » Paul retourna de suite au château; il recommença son monologue; « Ah! tu crois me tromper, toi aussi, mais je connais tout, tu ne perds rien pour attendre. »

Paul s'arrêta chez un pharmacien, acheta une bouteille semblable à celle que lui avait donnée le docteur, puis il y fit mettre un puissant narcotique qui existait alors.

De retour au château, il donna cette dernière bouteille à Georges, et garda celle contenant le poison.

— Que t'a dit le docteur? demanda Georges.

— Il m'a chargé de vous dire de prendre de ce liquide d'heure en heure.

Vers les huit heures du même soir, Émilie revint au château. Georges, se montrant affectueux, alla au devant d'elle, en ne craignant pas, le misérable, de lui donner le baiser de Judas.

— Je suis bien fatiguée, dit Émilie; tu me permettras bien d'aller prendre quelque repos.

— Tu prendras au moins un verre de vin avec moi avant de te mettre au lit.

— Oh! sans doute, Georges, je prendrai du muscat.

— Et moi du bordeaux, dit son mari, en apportant deux bouteilles. Puis versant le vin, il passa le verre empoisonné à Émilie, qui le vida d'un seul trait, puis elle gagna sa chambre; Georges en fit autant, alla se coucher comme si de rien n'était.

Paul dans sa loge, veillait aussi, et assis sur son lit, il réfléchissait. Il se leva tout à coup, une idée lumineuse venait de traverser son cerveau. « À l'œuvre », s'écria-t-il, et il sortit de sa chambre. Il monta doucement au cabinet de Georges et alla droit à l'armoire secrète, dont il avait su découvrir le secret. Il l'ouvrit sans difficulté, un papier roula à terre, c'était le pacte. Dieu est avec moi, se dit Paul, ivre de joie. « Aux ruines maintenant », et il partit.

Il resta aux ruines près de deux heures, et en revint en souriant. « Tout est prêt maintenant; merci, mon Dieu, merci de m'avoir donné une si belle mission. » Le lendemain matin, la femme de chambre d'Émilie alla éveiller Georges en s'écriant : « Vite, vite, monsieur, madame se meurt. » Tous les domestiques accoururent à ces cris et trouvèrent madame de Rombalch gisant à terre, et le visage livide, son pouls ne battait plus, elle était morte...

Georges se laissa aller à l'explosion d'un chagrin qui convainquit les moins crédules. Tous le plaignaient de perdre une épouse si jeune et si jolie. Le bruit se répandit partout que madame Rombalch avait succombé à une maladie de langueur qui s'était déclarée à la mort de son père. On ne prenait pas alors les précautions d'aujourd'hui pour constater les décès. Aucun soupçon ne transpara. Georges, retiré dans sa chambre, ne voulut pas même en sortir pour manger; il ne cessait de pleurer, ce qui contribua à faire disparaître les derniers soupçons.

Paul fut chargé de mettre Émilie dans sa tombe. C'était au premier étage; il eut soin de congédier tout le monde sous un prétexte ou sous un autre. Une fois seul, il remplit le cercueil de lingerie et autres choses, puis il en scella le couvercle. Enlevant aussitôt Émilie dans ses bras, il sortit à la hâte; il était temps. Émilie s'éveilla. « Que faites-vous, Paul, où vais-je? où est Georges, Paul? Paul!

— Silence, madame, de grâce, ou tout est perdu.

— Que voulez-vous dire, Paul?

Il ne répondit pas, il volait plutôt qu'il ne marchait. En un instant il fut aux ruines. Il y entra en déposant

son fardeau sur une large pierre, il ouvrit une trappe secrète qui laissa voir, grâce à la lumière qui s'en échappa, un large souterrain.

— Suivez-moi, dit alors Paul.

— Mais que signifie tout cela, Paul ? Serait-ce d'après l'ordre de Georges que vous agiriez ainsi ? Ah ! non, dites non, Paul.

— Oui et non ; suivez-moi, répondit Paul. Dans un instant vous saurez tout.

Émilie, hésitant encore, Paul l'enleva de nouveau, et la descendit au caveau, referma la trappe, puis il revint à la hâte au château. La malheureuse, une fois seule, vit toute l'horreur de sa position. Elle essaya à rappeler ses souvenirs, mais en vain ; son sommeil prolongé lui avait enlevé la mémoire. Se jetant à genoux sur le roc humide : « Oh ! la mort, grand Dieu, s'écria-t-elle, plutôt que cette affreuse réclusion » ; puis vaincue par la fatigue et l'émotion, elle s'endormit.

IV

Paul de retour chez son maître, s'assit près de la tombe et veilla jusqu'au matin. Son absence n'avait point été remarquée. De pompeuses funérailles eurent lieu, et la sépulture se fit dans un caveau de famille que Georges avait fait construire près du château.

Le premier soin de Georges, les funérailles achevées, fut de faire un examen général des papiers et titres qui constituaient la plus grande partie de la fortune du comte de Sénange.

Cet examen terminé, un sourire diabolique erra sur ses lèvres. « Enfin, s'écria-t-il en un transport soudain, à moi la fortune, à moi la liberté, à demain le repentir ! »

Vers minuit, Paul sortit de sa loge et se dirigea vers les ruines de l'abbaye. Il ouvrit la trappe et descendit au caveau. Au bruit qu'il fit, Émilie s'éveilla. S'élançant vers lui :

— Pitié ! pitié ! Paul, sauvez-moi d'ici, ou tuez-moi !

— Vous tuer, madame, lorsque je viens de vous sauver la vie ! Oh ! ne me parlez pas ainsi, ces paroles me font peur ; laissez-moi vous raconter les circonstances qui m'ont obligé de vous conduire ici. Vous me direz ensuite ce que je dois faire, j'exposerai ma vie pour vous obéir.

— Que veut dire ce mystère, Paul ? expliquez-vous. Sortirai-je vivante d'ici, ou dois-je y mourir ?

— Écoutez, dit Paul, qui raconta alors tout ce que l'on vient de lire, puis montrant le pacte, il finit en disant : « Avec ce papier, on pourra de suite, faire prendre à ces deux scélérats le chemin de la potence. »

— Merci Paul, dit alors Émilie en pleurant, merci de votre dévouement. Il y a un instant, je vous accusais de complicité avec Georges, pardon, Paul ! Voyez ces larmes, ce sont celles de la reconnaissance ; pas une n'a encore coulé sur mon malheur !

Paul pleurait aussi. Il saisit la main d'Émilie et la baisa respectueusement.

— Pardonnez ma hardiesse, madame.

— Que vous êtes bon, Paul ! Soyez assuré que vous serez récompensé par ce Dieu qui, s'il sait punir les coupables, sait aussi récompenser les bons.

— Madame, je n'ai fait que mon devoir, n'attachez pas plus d'importance à cet acte. J'irai demain à Hambourg dénoncer les coupables, qui recevront alors un châtement bien mérité, puis vous pourrez alors retourner sans crainte au château.

— Non, Paul, je ne peux me décider à envoyer à l'échafaud celui que Dieu a bien voulu me donner pour époux. Peut-être le repentir entrera-t-il dans ce cœur endurci, et Dieu nous saura gré de lui avoir gagné une âme.

— C'est la mort que vous choisissez alors.

— Non, Paul, c'est une vie d'expiation.

— C'est bien vrai, madame. Dieu, voyant cet homme trop lâche pour expier ses crimes, a choisi en vous la victime expiatoire.

— Ne parlez pas ainsi, Paul. Dieu est juste, ce qu'il fait est bien fait.

Paul secoua la tête d'un air de doute : il ne paraissait pas partager l'opinion d'Émilie.

— Alors, vous décidez... dit-il.

— D'aller me réfugier au monastère de Hambourg et d'y rester à l'inconnue et oubliée de tout le monde. Tu viendras la nuit prochaine, je marcherai jusqu'à la ville, je demeurerai au couvent et tu viendras de temps en temps m'apporter des nouvelles de mon époux.

— Ne donnez pas ce nom à votre bourreau, madame, dit Paul en sortant. « Scélérats, se dit Paul en cheminant, j'obéirai ; mais vous ne perdez rien pour attendre ; vous n'en danserez que mieux au bout de la corde : seulement, j'aurai le plaisir de la tresser moi-même. »

La nuit suivante, une voiture se dirigeant vers Hambourg, entra bientôt dans la ville et s'arrêta au monastère. Une femme voilée y entra en disant : « Au revoir, Paul, viens souvent me voir. »

V

Quatre mois se passèrent. Chaque semaine, Paul allait visiter Émilie et lui racontait tout ce qui se passait au château. Cette dernière, bien que résignée à son sort, se laissait quelquefois aller au découragement.

« Si jeune, s'écriait-elle alors, et déjà si malheureuse ! Retranchée du nombre des vivants, il me faudra peut-être mourir ici méconnue de tous ; mais, se jetant aussitôt aux pieds du crucifix, elle puisait là un nouveau courage.

— Jésus, crucifié pour nos péchés, disait-elle, tu as souffert la mort : prends ma vie, accepte mon sacrifice, mais convertis-le ; qu'il meure pénitent après avoir vécu pécheur.

Elle se fit peu à peu à la vie monastique et promit d'y entrer si Dieu touchait le cœur de son époux.

Pendant que la victime pria ainsi chaque jour pour son bourreau, lui, Georges de Rombalch, avait déjà oublié son crime, et son cœur s'endurcissait de plus en plus. Possesseur d'un million, il recommença sa vie débauchée d'autrefois. Il visita ses anciens amis et se plongea de plus en plus dans l'ornière du vice, jusqu'à ce que blasé, fatigué, il résolut de contracter un second mariage.

Une comédienne d'une grande beauté, mais perdue comme lui, était depuis longtemps sa maîtresse ; il résolut d'en faire son épouse. Tout sentiment d'honneur avait fui de son cœur ; il ne recula pas devant cette mésalliance. Il annonça cette nouvelle à ses domestiques, qui tous s'enfuirent à l'exception de Paul, qui jugea à propos de rester.

Le mariage fut fixé au 10 juillet, et bien qu'on fût rendu au premier de ce mois, Paul n'en avait pas encore parlé à Émilie.

Ce ne fut que le 8 au soir qu'il se décida. Il se rendit au monastère et demanda à voir sa maîtresse. Celle-ci arriva bientôt, mais en voyant Paul, elle pâlit.

— Qu'avez-vous, Paul ? vous paraissez triste : serait-il arrivé malheur à Georges ?

— Plût à Dieu qu'il fût mort, madame.

— Qu'y a-t-il ? Parlez vite, Paul, parlez !

— Il y a, madame, que si vous supportez cette dernière épreuve, moi, je ne m'en sens pas le courage et je mourrai plutôt que d'être témoin de ce dernier scandale. Il y a, madame, que dans deux jours Georges de Rombalch, veuf d'une épouse encore vivante, va épouser une femme perdue, une femme, sa maîtresse depuis trois mois.

— Oh ! l'infâme ! s'écria Émilie blessée. J'étais prête à tout, même à mourir, mais jamais je ne permettrai que la fortune et le château d'un de Sénange passe en des mains aussi souillées.

— Que dois-je faire madame ?

— Empêcher ce mariage...

— Impossible, madame...

Alors, Émilie sortant un papier :

— Prenez, Paul, dit-elle en pleurant, c'est le pacte. La mémoire de mon père est outragée, je ne consentirai pas à cela. Allez et agissez.

Paul saisit le papier et s'élança dans l'escalier.

Émilie le rappela... il n'écouta pas. Déjà elle regrettait d'avoir consenti à perdre son époux.

« Il est perdu ! dit-elle. Ah ! malheureuse, qu'ai-je fait ? »

Elle courut à la porte, Paul était déjà loin. Il alla à une petite auberge et résolut de ne plus retourner au château.

Le 9 au matin, Georges sonna et appela Paul. Un autre domestique apparut.

— Où est Paul ? demanda Georges.

— Il est parti depuis hier, monsieur, et il a laissé en partant cette lettre pour vous.

Georges la prit et l'ouvrit :

« Monsieur,

Merci de vos bontés pour moi ; je dois quitter aujourd'hui votre service, pour une raison que vous connaîtrez plus tard.

Paul. »

Cette lettre intrigua Georges, qui ne pouvait rien comprendre à ce départ subit de son fidèle serviteur. « C'est sans doute mon mariage qui l'effraie lui aussi. »

Le lendemain, une voiture attelée de deux chevaux attendait Georges, qui y prit place.

Les chevaux, partis au galop, arrivèrent bientôt à la maison de sa fiancée, depuis longtemps épouse.

Elle vint à sa rencontre. « Je ne suis pas encore prête, dit-elle, dans un instant je le serai. » Elle remonta, Georges la suivit.

À peine étaient-ils montés qu'on frappa aussitôt à la porte, qui s'ouvrit d'elle-même. Deux gendarmes entrèrent. L'un d'eux, s'avançant vers Georges, lui dit :

— Monsieur de Rombalch, suivez-nous, nous avons ordre de vous conduire devant le chef de police.

— Que veut dire ceci ? s'écria Anna Robac, en pleurant.

— Console-toi, ma chère, répondit Georges, qui avait pâli un instant, ce n'est rien ; quelques mauvais tours de mon bonheur ont voulu me jouer des ennuis ; puis s'adressant aux gendarmes : « Je suis prêt, messieurs, marchons. » Chemin faisant, Georges demanda aux gendarmes les motifs de son arrestation.

— Nous ne savons, répondirent-ils, et Georges eut beau questionner, il ne put en tirer une autre réponse.

On arriva bientôt à la police ; on le fit entrer dans la salle où l'attendait le magistrat.

Georges, à cette vue, faillit s'évanouir et alla s'asseoir. Le magistrat, prenant alors la parole, lui dit :

— Georges de Rombalch, vous êtes accusé d'avoir empoisonné Émilie de Sénange, votre épouse, en mêlant du poison à du vin que vous lui avez fait boire.

Georges resta atterré en entendant ces paroles, mais se remettant aussitôt, il résolut de payer d'audace.

— Mensonge ! s'écria-t-il d'une voix étouffée, calomnie ! Qu'on prouve cette odieuse accusation ; j'en appellerai au docteur Giardo, qui, appelé à soigner ma femme, prouvera que mon épouse est morte d'une maladie de langueur.

— Le docteur Giardo, votre complice, aura son procès avec vous ; vous aurez en conséquence à chercher de meilleurs témoins, répondit le magistrat d'un ton ironique.

Ces paroles accablèrent Georges, qui, pâle et défait, ajouta à demi voix : « Paul a volé le pacte. »

Le procès eut lieu un mois après. La salle d'audience était remplie de spectateurs, venus de tous côtés pour voir les auteurs d'un drame aussi tragique. Les deux prisonniers entrèrent précédés et suivis de quatre gendarmes. Un grand silence se fit. On procéda.

On lut d'abord l'acte d'accusation, puis on demanda aux prisonniers s'ils niaient ou affirmaient cette accusation.

Georges se leva alors et protesta de son innocence. « Nous sommes, dit-il, le docteur et moi, victimes de quelques trames ourdies par nos ennemis. »

Pour toute réponse le préfet lut à haute voix le pacte conçu en ces termes :

« Convenu que, moyennant, 100 000 francs, j'administrerai à Émilie de Sénange, épouse de Georges de Rombalch, un violent poison, qui devra faire son effet en trois heures.

Dr. Giardo. »

Le docteur pâlit à son tour, mais Georges avait sans doute prévu le coup, car il se leva et dit au préfet :

— En quoi ce papier prouve-t-il que je suis de complicité avec le docteur ?

— Nous aurons d'autres preuves, dit le préfet.

— Appelez la morte en témoignage ! s'écria Georges d'un ton sarcastique.

— La morte ne parle pas, dit le préfet.

— Alors ?

— Les vivants parleront, dit en entrant une femme.

— La morte ! s'écrièrent les prisonniers en tombant évanouis.

Le juge laissa passer ce premier moment d'émotion ; tous les spectateurs versaient des larmes à la vue de cette femme qui, évanouie elle-même, était tombée dans les bras du fidèle Paul.

Ce ne fut qu'une heure après que le président, prenant la parole, demanda à Émilie de raconter les faits. Paul interrogé ensuite, raconta tout et finit en disant : « Un jour, mon maître m'envoya chercher le docteur Giardo ; au retour, il me prit fantaisie de savoir l'objet de cette visite. Je me cachai dans la chambre voisine, où j'en entendis assez pour empêcher un crime. »

Les deux prisonniers, abattus, ne purent plus proférer un seul mot. Trouvés coupables, ils furent condamnés à subir la peine capitale.

Épilogue

Un mois après eut lieu l'exécution. Georges et le docteur Giardo avaient confessé leurs crimes à un digne prêtre, qui ne voulut pas les abandonner au dernier moment.

Une voiture cellulaire roula vers la place publique, où l'on avait dressé l'échafaud. Le soleil venait de se lever et déjà il éclairait une foule immense accourue de toutes parts pour assister à cette double exécution. Un piquet de soldats entourait l'échafaud, au haut duquel se balançaient les deux cordes funèbres.

Le bourreau était là, accompagné de deux aides. Avant de monter les degrés de l'échafaud, les deux prisonniers s'agenouillèrent pour recevoir une dernière bénédiction, et baisèrent avec amour l'image du Dieu crucifié, qui du haut du ciel avait pardonné à leurs crimes. Tous deux montèrent fermement, le bourreau fixa la corde à leur cou, fit jour le ressort fatal, et les deux criminels furent lancés dans l'éternité.

La comtesse accomplit son vœu à la lettre. Elle donna le château de Sénange à Paul, et lui assura un revenu considérable.

Avec le reste de sa fortune, elle fit bâtir un monastère sur les ruines même de la vieille abbaye où elle avait trouvé un refuge. Elle mourut dix ans après, aimée et regrettée de soixante religieuses qui avaient répondu à son appel.

Le Témoignage de la morte,
extrait de *Passe-temps sur les chars,*

de Joseph G. Bourget

a été publié par La Concorde,
à Trois-Rivières, en 1880

ISBN : 978-2-89668-301-7

© Vertiges éditeur, 2010

— 0302 —

Dépôt légal — BANQ et BAC : deuxième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org